

Les Charmilles, au stade du patrimoine

MÉMOIRE A l'occasion des Journées du patrimoine, la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD) revisite durant trois jours le lien entre le quartier des Charmilles et l'ancien stade de football, abandonné par Servette en 2002, détruit en 2011, mais jamais oublié

LAURENT FAVRE
@LaurentFavre

L'art et le football sont deux milieux, deux mondes, qui n'ont, paraît-il, rien à voir. Pourtant, Nicolas Wadimoff, responsable du département cinéma de la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD), est abonné au stade Vélodrome de Marseille. Ce lundi matin, avenue de Châtelaine, il discute à la machine à café avec une jeune femme qui revient de Lucerne. Du Kunstmuseum? «Je suis allée voir Servette en train avec la Section Grenat [le groupe de supporters ultras du club genevois]», lui dit-elle. Il y a aussi le père de Sandra Mudronja, la responsable communication, qui a travaillé dans le staff de Miroslav Blazevic, mythique entraîneur croate. Ou la styliste Maëva Weissen, qui allait «tous les samedis voir le FC Onex».

Le football traverse les couches de la société comme les époques, et lorsque le «temps libre» fut désigné comme thème des Journées du patrimoine (9 au 11 septembre), la HEAD n'hésita pas longtemps à choisir «le Servette aux Charmilles» et à se proposer de «revisiter l'histoire d'une passion».

Défilé avec chants et fumigènes

Entre 2017 et 2022, l'école a en effet progressivement emménagé dans des anciens bâtiments

du passé industriel de Genève (Tavaro, Elna, Hispano-Suiza), à côté de l'endroit où se trouvait le stade des Charmilles, abandonné par Servette en décembre 2002 (pour le Stade de Genève à La Praille), rasé en 2011, et remplacé depuis 2014 par le parc Gustave & Léonard Hentsch.

«Pour l'école, il y avait ce double enjeu, individuel d'abord, de faire travailler nos étudiants, nés pour la plupart avec TikTok et les stories éphémères d'Instagram, sur la mémoire et la pérennité, collectif ensuite, de mieux connaître l'histoire de ces lieux pour nous approprier ces bâtiments, ce quartier», explique Nicolas Wadimoff.

Ce patrimoine immatériel resurgira donc durant trois jours.

Dès vendredi, des étudiants en architecture vont installer à l'entrée du parc une scénographie composée de neuf pavillons inspirés des différents espaces fonctionnels de l'ancien stade. A 19h30, la styliste Maëva Weissen présentera un défilé de mode inspiré des maillots, accessoires et codes du football et des supporters (bombers, banderoles, fumigènes). «Les groupes ultras

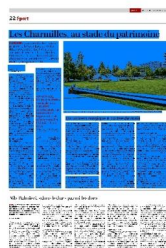
«Pour l'école, il y avait ce double enjeu: de faire travailler

nos étudiants sur la mémoire et la pérennité, de mieux connaître l'histoire de ces lieux»

NICOLAS WADIMOFF, RESPONSABLE DU DÉPARTEMENT CINÉMA DE LA HEAD

m'ont donné des enregistrements de chants pour la bande-son», explique la designer, qui a aussi collaboré avec l'AS Charmilles, où les anciennes Servettiennes Caroline Abbé et Maeva Sarrasin jouent désormais au futsal.

Un documentaire, *Le Servette aux Charmilles: histoire d'une passion*, réalisé par Juliana Fanjul, sera présenté en avant-première vendredi (20h45), suivi d'un débat avec d'anciens joueurs, puis projeté en boucle durant le week-end, avant d'être diffusé le 18 septembre sur la RTS. Les étudiants en communication visuelle ont eux réalisés un album Panini (avec ses vignettes 100% Servette) au graphisme épuré et au tirage limité (1000 exemplaires) qui est déjà destiné à devenir collector. Un tournoi de football samedi et un marché des créateurs dimanche (où il sera possible d'échanger ses vignettes à double) sont encore au programme. ■



Le terrain de l'ancien stade de foot des Charmilles, symbole ressuscité à l'occasion des Journées du patrimoine. (GENÈVE, 1ER SEPTEMBRE 2022/EDDY MOTTAZ/LE TEMPS)

Un univers magique à portée de main

«Un atelier d'artiste doit avoir une âme, et Servette aux Charmilles avait une âme», évoque Nicolas Wadimoff en arpentant le parc où les jeux de ballon sont désormais interdits. Cette âme grenat s'est peut-être envolée à La Praille. Peut-être s'est-elle perdue en route. Côté rue de Lyon, seul un pylône dressé vers le ciel, mais désormais borgne, offre un point de repère pour tenter de remettre les souvenirs à la bonne place.

Juste en dessous, il y avait l'horloge, immuable lieu de rendez-vous avant d'aller s'installer ailleurs, puisqu'il était alors possible de se poster à peu près partout autour du terrain. Et à côté, le Totomat, ancêtre minimaliste du Live-Ticker que tous scrutaient alors comme chacun son smartphone aujourd'hui.

Un week-end sur deux, le Genevois «montait» aux Charmilles comme le provincial monte à Paris. Vingt ans après le trans-

fert du club à La Praille, beaucoup n'ont pas fait leur deuil de ce cérémonial. Lors de ses recherches, la styliste Maëva Weissen dit avoir rencontré «des gens qui venaient aux Charmilles mais ne sont jamais allés à La Praille». «Monter aux Charmilles en bus, c'était tout un rituel», se souvient encore Nicolas Wadimoff.

Une goélette en partance

Ceux qui arrivaient de la ville entraient par la porte près de ce pylône devenu totem, après avoir grimpé quelques marches. Georges Haldas a décrit dans *La Légende du football* (L'Age d'Homme, 1981) la «montée au stade» du dimanche après-midi, cours paisible où les petits ruisseaux humains venaient grossir le flot de supporters. C'était pour Haldas une marche tranquille, qui prenait son temps. Elle était au contraire silencieuse, «accélé-rée, fiévreuse vers ce stade qui nous attirait



si impérieusement que rien n'aurait pu nous en détourner», pour Jean-Jacques Tillmann enfant, réglant son pas sur le pas de son père (dans *Carnet de balles*, Slatkine, 2001).

L'un comme l'autre découvrirent les Charmilles au temps des matchs en diurne le dimanche après-midi, lorsque le stade, frémissant à peine, dansait «comme une goélette en partance vers des îles heureuses» (Haldas), en attendant les joueurs dont l'entrée soudaine sur le terrain démontrait «l'incomparable harmonie du bleu ciel et du grenat» (Tillmann).

En 1956, le stade s'équipa de projecteurs. En nocturne, les Charmilles se nimbaient d'un halo bleuté visible loin à la ronde, qui agissait comme un filtre Instagram (chaud et intense) sur le grenat des maillots, le vert du gazon, l'orange des numéros dans le dos des joueurs de Grasshopper. Les supporters étaient attirés comme des lucioles par la lumière et par l'odeur humide de la pelouse qui montait les soirs de rosée.

Le Stade de Genève est jugé trop grand, trop froid, trop impersonnel, un peu comme ses appartements neufs où l'on emménage sans jamais les habiter vraiment. Les Charmilles, comme les autres stades de sa génération, ressemblaient à ces maisons familiales – dont certaines étaient encore visibles des tribunes avant la fermeture des virages en 1983 – que l'on agrandit ou rénove lorsqu'on en a les moyens et que l'on voit évoluer au fil du temps sur les

photos à bords dentelés des albums cartonnés.

Un parcours initiatique

C'était aussi, on l'a dit, un lieu ouvert propice à un parcours initiatique. Quittant l'horloge, l'enfant s'aventurait en bas des tribunes derrière le but et se collait contre le muret, le nez dans le grillage, au plus près de l'action. L'adolescent se rapprochait timidement des ultras regroupés au milieu de la tribune B, avant qu'ils ne déménagent chemin du Furet. Le père de famille s'installait en places assises, dos aux ateliers qui commençaient de mettre la clé sous la porte.

Et la vie avançait ainsi, jusqu'à la tribune A, où les notables n'étaient pas les derniers à faire vibrer la réputation de râteurs des Genevois. Charles Poncet, pour n'en citer qu'un, préparait ses matchs en apprenant des insultes dans la langue de l'arbitre. La tribune de presse était au cœur de ce poulailler, c'est-à-dire au cœur de la République.

Les murs poreux laissaient monter les odeurs de Fortalis des vestiaires, dont on pouvait deviner le monde mystérieux à travers l'épaisse clarté des lucarnes. Les joueurs étaient là, derrière un mur épais comme du papier à cigarettes (Marocaines? Parisiennes? Brunettes?) C'était vieux, vétuste, mal pratique, mais c'était un univers magique à portée de main. ■ L. F.